

## DEUXIÈME HOMÉLIE

### SUR LAZARE

Les âmes de ceux qui meurent de mort violente ne sont pu changées en démons; du jugement et de l'aumône.

1. J'admiraïs naguère votre charité, lorsque je vous parlais de Lazare : comme vous avez loué la patience de ce pauvre, comme vous avez exécré l'insensibilité et la barbarie du riche ! Ce ne sont pas là de faibles indices d'un pur et noble cœur. Alors même que nous ne pratiquons pas la vertu, si nous savons du moins la louer, c'est une preuve que nous pouvons y revenir : alors même que nous sommes les esclaves du vice, si nous savons du moins le blâmer, un jour, sans doute, il nous sera donné d'en briser le joug. Puis donc que vous accueillez avec bienveillance de semblables discours, allons, j'achèverai de vous payer aujourd'hui ma dette. Vous avez vu Lazare dans le vestibule du riche; contemplez-le maintenant dans le sein d'Abraham : les chiens l'entouraient pour lécher ses plaies; il est désormais entouré des phalanges angéliques : il était dans la pauvreté; il est dans les délices : la faim le torturait sous vos yeux; il vous apparaît dans une abondance inépuisable de biens : vous avez vu ses combats; considérez sa couronne; au spectacle de ses labeurs va succéder celui de sa récompense : soyez donc attentifs, vous tous, riches et pauvres; riches, pour que vous n'attachiez aucun prix aux richesses, quand elles sont dénuées de la vertu; pauvres, pour que vous ne regardiez pas la pauvreté comme un mal. Lazare est notre maître à tous. S'il ne murmura pas dans l'indigence, quel moyen d'excuser ceux qui murmurent dans leurs richesses ? S'il rendit grâces à Dieu sous les étreintes de la faim et de tant d'autres misères, comment pourront se justifier ceux qui ne parviennent pas à ce même degré de vertu, quand ils vivent au sein de l'abondance ? Et les pauvres eux-mêmes qui s'irritent et se révoltent contre leur pauvreté, seront-ils dignes de pardon, alors que Lazare, souffrant la faim, le dénûment, l'abandon, la maladie, sans un jour de relâche, sous le portique d'une riche maison, méprisé de tous, n'ayant pas, d'ailleurs, un exemple qu'il peut imiter, avait néanmoins atteint une si haute philosophie ? Apprenons de ce maître, encore une fois, que le bonheur n'est pas le partage du riche, ni le malheur le partage du pauvre.

Pour moi, s'il m'est permis de dire toute ma pensée, Je ne regarde pas comme riche celui qui vit entouré de biens, mais plutôt celui qui n'a pas de besoins; je ne regarde pas comme pauvre celui qui ne possède rien, mais plutôt celui qui est dévoré de convoitises. Sachez que telle est l'essence de la richesse et de la pauvreté. Si vous voyez un homme plein de désirs, tenez-le pour le plus misérable des pauvres, quand bien même il posséderait tous les trésors; si vous en voyez un autre qu'aucun désir ne tourmente, dites qu'il est le plus riche des hommes, quand bien même il ne posséderait rien. C'est aux dispositions de l'âme et non à la grandeur des possessions que nous avons appris à juger de l'opulence et de la pauvreté. Qu'un malheureux soit torturé par une soif inextinguible, nous ne dirons certes pas qu'il jouit d'une bonne santé; il aura beau se trouver auprès des fleuves et des fontaines, à quoi sert l'abondance des eaux quand elles ne peuvent éteindre le feu dont on est dévoré ? C'est ce qui se réalise chez les riches qui ont toujours soif des biens d'autrui. Non, ces hommes ne sont pas sains, ils ne jouissent nullement de leurs richesses. Lorsqu'on est dans l'impossibilité d'imposer des bornes à la concupiscence, réunirait-on autour de soi toutes les richesses de l'univers, est-ce qu'on est véritablement riche ? Ceux, au contraire, qui regardent comme suffisant ce qu'ils possèdent, qui vivent contents de leur sort, sans jeter un œil d'envie sur le bien des autres, supposez-les dans la plus extrême indigence, ils n'en seront pas moins les plus opulents des hommes. Oui, l'opulence consiste à ne pas envier le bien d'autrui, à se contenter du sien, quel qu'il soit. Mais, si vous le voulez, revenons à notre sujet. «Il arriva, poursuit l'Évangéliste, que Lazare mourut, et qu'il fut transporté par les anges ...» (Luc 16,22) Je voudrais saisir cette occasion pour guérir vos esprits d'une bien funeste maladie. Il y a des gens simples qui s'imaginent que les âmes de ceux qui meurent de mort violente deviennent des démons. Rien de tel n'a lieu, non, cela ne saurait être. Ce ne sont pas les âmes violemment séparées du corps qui deviennent des démons, ce sont plutôt celles dont la vie s'écoule dans le péché. Je ne veux pas dire par là qu'elles changent de substance, mais seulement que leur volonté s'identifie en quelque sorte avec la volonté perverse des démons. C'est ce que le Christ disait formellement aux Juifs. «Vous êtes les fils du diable.» (Jn 8,44) Cette dénomination n'accuse pas une transformation de nature; mais les Juifs la méritaient parce qu'ils accomplissaient les œuvres du diable. Le Sauveur lui-même ajoutait : «Votre dessein est de réaliser les désirs de votre père.» Le Précurseur leur adressait encore ces reproches : «Race de vipères, qui vous a

## DEUXIÈME HOMÉLIE

donc appris à fuir la colère future ? Faites de dignes fruits de pénitence et ne dites pas toujours: Il Nous avons Abraham pour père.» (Luc 3,7-8) Voilà un lien de parenté que l'Écriture reconnaît : elle désigne comme parents, non précisément ceux qui sont unis par le sang, mais bien ceux qui vivent dans les mêmes sentiments de vertu ou de malice; quand on retrace dans sa vie les mœurs de quelqu'un, on est son fils ou son frère, dans le langage des Livres saints.

2. Mais comment le diable a-t-il introduit parmi nous une aussi perverse opinion ? Il a voulu déshonorer les martyrs et détruire leur gloire. Ils sont morts dans les tourments, et c'est pour cela qu'il a semé dans le monde ces déplorables idées; mais il n'a pas atteint son but : les martyrs sont toujours revêtus de leur antique splendeur. Il est une chose néanmoins qu'il a pu réaliser par ce stratagème, avec l'aide des hommes pervers auxquels il a persuadé cette infernale doctrine : ils ont mis à mort un grand nombre de tendres enfants, dans l'espoir d'en faire des démons, qui seraient ensuite à leur service. Complète illusion, encore une fois, autant que fatale. Eh quoi ! suis-je donc, comme les démons l'affirment, l'âme d'un tel solitaire ? C'est précisément parce que les démons le disent que je ne le crois pas : ils trompent ceux qui les écoutent. Voilà pourquoi Paul leur imposait silence, alors même qu'ils disaient la vérité, de peur qu'une parole vraie ne leur permit d'accréditer ensuite le mensonge. Quand ils se furent écriés : «Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, ils vous annoncent la voie du salut.» (Ac 16,17) l'Apôtre saisi de douleur, fit taire et chassa le faux dieu Python. Qu'avait-il dit de mal, cependant ? «Ces hommes sont les serviteurs de Dieu.» Mais, comme les esprits simples ne savent pas faire le choix parmi les paroles inspirées par les démons, Paul ruine d'un coup toute leur autorité. Etant sans honneur, tu dois être sans parole, dit-il; tais-toi, fais silence; il ne t'appartient pas de prêcher: c'est le privilège des apôtres. Pourquoi t'ingérer dans un ministère qui n'est pas le tien ? Reste muet, infâme. C'est ainsi que le Christ traita les démons qui lui disaient : «Nous savons qui tu es.» (Mc1,24; Luc 4,34) Il les força de se taire, pour nous intimer l'ordre de ne jamais croire au démon, alors même qu'il dirait quelque chose de vrai. C'en est assez pour nous ôter toute créance au père du mensonge; se ferait-il, encore une fois, l'organe de la vérité, repoussons-le et fuyons loin de lui. Ce n'est pas de la bouche des démons, c'est de la sainte Écriture que nous pouvons recueillir avec sécurité les enseignements vrais et salutaires. Pour que vous sachiez bien que les âmes, en se séparant du corps, ne tombent pas dans le domaine du diable, écoutez ce que dit Paul : «Celui qui meurt est délivré du péché;» (Rom 6,7) c'est-à-dire ne pêche plus. Si le diable ne peut pas faire violence à l'âme pendant qu'elle est encore dans les liens du corps, il est évident qu'il ne le peut pas davantage quand elle en est sortie.

Comment donc pêchent les âmes, me direz-vous, s'il ne leur est fait aucune violence ? C'est par leur propre volonté, c'est en méconnaissant leur noblesse et leurs intérêts qu'elles pêchent, et non sous l'impulsion de la force et de la tyrannie. Cela ressort des victoires remportées contre les machinations du tentateur. Il ne put pas forcer le bienheureux Job, après même l'avoir dépouillé de tout, à prononcer une parole de blasphème. D'où il résulte clairement qu'il est en notre pouvoir d'obéir ou de résister à ses suggestions et que nous n'avons à subir de sa part ni nécessité ni co-action. Non seulement ce que nous avons dit, mais la parabole elle-même nous montre que les âmes dégagées du corps ne restent pas au même endroit et sont emmenées ailleurs. «Il arriva que Lazare mourut et fut transporté par les anges ...» Et cela s'applique aux âmes des méchants aussi bien qu'à celles des justes : nous le voyons par l'histoire d'un autre riche. Quand il eut tiré de ses terres des fruits abondants, il se disait à lui-même : «Que ferai-je ? Je démolirai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands.» (Luc 12,48) Oui, vraiment, il démolit ses greniers. n est un grenier qu'on ne saurait détruire, mais celui-là n'est pas entouré de murs, c'est le sein des pauvres; et ce riche n'y songeait pas, il n'avait souci que de ses constructions matérielles. Aussi, que lui dit le Seigneur ? «Insensé, cette nuit on viendra te demander ton âme.» (Ibid., 20) Voyez, dans un cas l'âme est conduite par les anges; dans l'autre elle est redemandée. Le riche est emmené comme un captif, le pauvre est escorté comme un triomphateur. Tel qu'un athlète qui dans l'arène a reçu de nombreuses blessures et dont le corps est encore couvert de sang, mais sur le front duquel on place ensuite la couronne, et que tous les spectateurs accueillent avec transport et ramènent dans sa maison au milieu des applaudissements, des cris d'enthousiasme et des souhaits de bonheur, Lazare est conduit de la terre au ciel par les cohortes angéliques. Les redoutables exécuteurs de la justice vont, au contraire, chercher l'âme de l'autre; car ce n'est pas de son propre mouvement qu'elle se porte vers un monde inconnu, cela n'est pas possible. En effet, si pour aller d'une ville vers une autre nous avons besoin de conducteurs, à plus forte raison une âme arrachée du corps en a-t-elle besoin pour

## DEUXIÈME HOMÉLIE

passer à la vie future. Aussi la voyons-nous tantôt surnager, tantôt s'engloutir, frissonner d'horreur et de crainte au moment de ce départ. Si la conscience de nos péchés ne nous laisse jamais un instant de calme, c'est à cette heure surtout qu'elle se réveille, quand nous allons quitter la terre pour comparaître au divin tribunal et subir un jugement irrévocable. A-t-on commis des rapines, des fraudes, des outrages; s'est-on rendu sans motif l'ennemi du prochain, n'importe les actions mauvaises dont on aura été coupable, là viendront s'accumuler tous les péchés de la vie, s'étalant à nos yeux et torturant notre âme. De même qu'un accusé dans sa prison est constamment plongé dans l'abattement et la tristesse, beaucoup plus cependant quand approche le jour où de cette triste demeure il doit passer à celle de son juge, et quand il est debout à la barre du tribunal, il entend déjà dans son âme la voix qui doit l'accuser, sent redoubler les mortelles frayeurs, ne différant guère d'un homme déjà frappé de mort; de même cette âme qui va bientôt quitter la terre est en butte à des angoisses, à des douleurs mille fois plus terribles que celles dont elle ne fut pas néanmoins exempte au temps même de ses prévarications.

3. Vous gardez donc le silence en écoutant ces vérités ? A bonne heure ! Je vous sais beaucoup plus gré de ce silence que de vos applaudissements : les applaudissements et les louanges ne serviraient qu'à mon honneur; le silence vous rendra plus sages. Ce que je vous dis ne saurait vous être agréable, je le reconnais; mais vous en retirerez un grand fruit et des avantages inestimables. Si le riche dont nous parlons avait eu le bonheur de rencontrer un homme qui lui donnât de semblables conseils, au lieu des adulateurs qui ne savaient que seconder les entraînements de l'amour-propre et les séductions de la volupté, jamais il ne fût tombé dans la géhenne; il ne serait pas réduit à subir d'intolérables tourments et des repentirs désormais inutiles. En flattant ses caprices, on l'a précipité dans le feu. Puissé-je vous entretenir sans relâche de ces hautes pensées, vous parler constamment de la géhenne. «Dans tous vos discours, est-il écrit, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez plus jamais.» (Ec 7,40) – Et dans un autre endroit : «Préparez vos œuvres pour le départ, disposez tout pour le voyage.» (Pro 24,27) Si vous avez ravi quelque chose, hâtez-vous de le rendre, et dites comme Zachée : «Je donne le quadruple de ce que j'ai pu frauder.» (Luc 19,8) Si vous avez calomnié quelqu'un, si vous avez conçu des sentiments de haine, réparez vos torts, réconciliez-vous avant que soit venue l'heure du jugement. Rompez ici-bas toutes vos chaînes, afin d'être sans inquiétude en face du divin tribunal. Tant que nous sommes sur la terre, nous pouvons avoir de magnifiques espérances; mais une fois que nous l'aurons quittée, nous n'aurons plus le pouvoir de faire pénitence, et d'expié nos péchés. C'est pour cela que nous devons nous préparer sans cesse au suprême départ. Et si le Seigneur veut nous appeler ce soir même, s'il nous appelle demain, nous ignorons ce que l'avenir nous réserve, pour que nous soyons toujours les armes à la main, toujours prêts à partir, semblables à ce Lazare, dont la patience était inépuisable aussi bien que ses douleurs : et de là les honneurs dont il fut comblé quand il quitta la vie.

Le riche mourut à son tour, et fut enseveli; mais, auparavant même, son âme était enfermée dans le corps comme dans un tombeau, et ce tombeau, elle le portait partout avec elle. Enchaîné, pour ainsi dire, par ses convoitises et ses appétits, cet homme avait réduit son âme à un état d'inaction et de mort. Ne glissez pas légèrement, mon bien-aimé, sur cette parole, ü fut enseveli. Passez en revue, je vous le demande, les tables incrustées d'argent, les lits et les tapis moelleux, tous les riches ornements accumulés dans cette maison, les parfums, les arômes, les vins généreux, les mets variés, l'art des cuisiniers, cette nombreuse troupe de flatteurs, de parasites et d'esclaves, tout cet éclat et tout ce bruit: tout s'est éteint, tout s'est évanoui. Il n'y a plus là que cendre et poussière, gémissements et soupirs; aucun secours possible, aucune puissance capable de ramener cette tune à la vie: on voit alors ce que l'or peut faire, ce que peuvent tous les trésors de l'univers. D'une si nombreuse famille, le riche est tiré seul et nu; nul ne l'accompagne; il est abandonné de tous, sans protection et sans défense : non, pas un de ces êtres qui l'adulaient, qui le soutenaient, ne se présente pour l'arracher à son supplice; séparé de tous, saisi seul dans cette foule, il va subir les intolérables tourments de l'éternité. Oh! qu'elle est vraie, cette parole : «Toute chair est une herbe, et toute la gloire de l'homme n'est que la fleur de cette herbe; l'herbe est desséchée, la fleur est tombée; mais la parole du Seigneur subsiste éternellement !» (Is 40,6-8) La mort survient et dévore toutes les choses humaines; elle entraîne son captif, qui baisse les yeux, couvert de honte, n'osant ouvrir la bouche, tremblant de frayeur, n'ayant de ses délices passées que l'impression d'un songe. Le voilà maintenant réduit à supplier le pauvre, demandant l'aumône d'une goutte d'eau à celui qui souffrait la faim, et dont les chiens faisaient leur jouet. Quel changement ! Tout le monde peut voir désormais quel est celui des deux qui a été le riche ou

## DEUXIÈME HOMÉLIE

le pauvre; c'est-à-dire que Lazare nous apparaît comme le plus opulent, et l'autre comme le plus misérable de tous les hommes.

Des acteurs se montrent sur la scène, jouant le rôle de rois et de généraux, de médecins et de rhéteurs, de philosophes et de soldats, alors qu'ils ne sont rien de semblable : c'est là ce qui se passe également dans la vie présente, où la richesse et la pauvreté ne sont autre chose que de vains déguisements de théâtre. De même donc qu'en voyant un acteur revêtu d'ornements royaux, vous ne le regardez pas comme un homme heureux, ni comme un roi véritable, vous n'enviez nullement son sort, sachant que c'est là un de ces malheureux qui vivent sur la place publique, un artisan qui tresse des cordes ou travaille l'airain, ou n'importe quelle autre vile matière; ni son rôle, ni son habit, ne vous font illusion, ne vous empêchent de le plaindre et de le mépriser; de même, en face de ce grand théâtre du monde, quand vous verrez des acteurs vous apparaître au milieu des richesses, ne pensez pas que ce soient là des hommes véritablement riches; c'est un rôle qu'ils jouent. Ce roi, ce général de théâtre, n'est souvent qu'un pauvre domestique, un vendeur de figues ou de raisins : il en est de même dans la vie; le plus riche de tous est souvent le plus pauvre. Arrachez-lui son masque, pénétrez dans sa conscience et dans son cœur; cet intérieur vous apparaîtra vide de vertus, et vous n'aurez sous les yeux que le plus abject des hommes. Quand vient la nuit, quand les spectateurs ont quitté leurs sièges, les acteurs sortent du théâtre à leur tour, après avoir déposé les insignes de leur rôle; et ces rois, ces généraux d'un moment, ne paraissent plus que ce qu'ils sont en réalité : ainsi, quand la mort est arrivée, quand on a disparu de la scène, quand on a fini cette représentation de la richesse et de la pauvreté, tous ces hommes qui ont quitté la terre, et qui sont jugés d'après leurs œuvres seulement, nous font assez connaître quels sont, au fond, les riches et les pauvres, ceux auxquels est dû l'honneur ou le mépris.

4. Il arrive souvent qu'un homme qui comptait ici-bas au nombre des riches, est là-bas le dernier de tous les pauvres: c'est ce qu'éprouva le riche de l'Evangile. Dès que la nuit, c'est-à-dire la mort, eut fondu sur lui, l'arrachant au théâtre du monde, le dépouillant de ses habits d'emprunt, il fut dans la plus extrême indigence : sa pauvreté fut telle, qu'il n'avait pas même à sa disposition une goutte d'eau, qu'il en était réduit à la demander comme une grâce, sans pouvoir même l'obtenir. Que conçoit-on de plus pauvre qu'une semblable pauvreté ? Il leva les yeux, et, voyant Abraham, il disait : «Père, ayez pitié de moi; envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt et qu'il en laisse tomber une goutte dans ma bouche.» (Luc 16,2-1) Quelle grande chose que le malheur ! Quand Lazare était là, près de lui, le riche passait avec dédain; et maintenant qu'il est loin, il l'invoque : celui qu'il ne voyait pas sous le portique de sa propre demeure, où il passait et repassait à chaque instant, il le regarde désormais à distance, avec des yeux pleins de sollicitude. Et pourquoi le regarde-t-il ? Peut-être que ce riche s'était dit bien souvent : A quoi bon pratiquerai-je la pitié, la vertu ? tous les biens m'arrivent avec abondance, je jouis d'une inépuisable prospérité, je vis au sein des richesses, l'infortune ne vient jamais me surprendre; quel besoin aurai-je donc de la vertu ? Ce pauvre, si juste et si pieux, souffre néanmoins des maux innombrables. – Beaucoup tiennent encore le même langage. C'est donc pour déraciner ces funestes idées que la parabole nous montre et le châtement auquel le vice ne saurait échapper, et la glorieuse couronne qu'obtiendront les labeurs soutenus pour la piété. Ce n'est pas seulement pour cela que le riche aperçoit Lazare; c'est aussi pour qu'il sente plus vivement les maux qui furent autrefois le partage de ce dernier. Si les tortures du pauvre étaient alors plus cruelles, parce qu'il les subissait dans le vestibule du riche, à l'aspect du bonheur d'autrui, les tourments de la géhenne étaient sans doute aggravés par la vue des éternelles délices du juste : à la nature même de ce tourment se joignait le poignant contraste d'une incomparable récompense. Autrefois, lorsque Adam fut chassé du paradis, Dieu le força d'habiter une contrée voisine, pour que la vue constante de ce lieu fit mieux sentir au prévaricateur la douleur de son exil : c'est dans le même but que Dieu permet au réprouvé de voir Lazare; car il voit aussi, par là même, les biens dont il s'est privé. – J'avais envoyé ce pauvre, semble dire le Seigneur, dans le vestibule de ta maison, pour qu'il t'enseignât la vertu, pour qu'il te fournit l'occasion d'exercer la miséricorde; et tu n'as su que mépriser ce bienfait, tu n'as pas voulu saisir ce moyen de salut: eh bien, qu'il te soit désormais une aggravation de tourment, un surcroît de souffrance.

Nous apprenons de la sorte que tous ceux dont nous faisons un objet de mépris et d'insulte seront alors placés sous nos yeux. Et ce riche n'avait-il pas encore commis une véritable injustice envers Lazare, il ne l'avait pas dépouillé de ses biens; seulement, il ne lui avait pas fait part de sa propre richesse. Or si celui qui ne donne pas du sien a pour accusateur le pauvre dont il n'a pas eu pitié, celui qui ravit le bien des autres, quel pardon pourra-t-il

## DEUXIÈME HOMÉLIE

espérer, quand ses victimes l'entoureront de toutes parts ? Il ne sera plus besoin alors ni de témoins, ni d'accusateurs, ni de preuves, ni d'aucun indice de culpabilité; les choses parleront assez d'elles-mêmes, nos actions se dresseront devant nous. - Voilà l'homme, dit encore le Seigneur, et voilà ses œuvres; c'est voler aussi, que de ne rien donner. - Vous êtes peut-être étonnés de mon langage; mais, revenez de votre étonnement : je vous prouverai, par le témoignage même des divines Ecritures, que la rapine, la fraude, la spoliation, consistent non seulement à ravir le bien d'autrui, mais encore à ne pas faire part du sien. Quel est ce témoignage ? Le Seigneur fait ainsi le procès aux Juifs par la bouche de son prophète : «La terre a donné ses fruits, et vous n'en avez pas offert la dime; vous avez dans vos maisons ce que vous avez pris aux pauvres;» (Mal 3,10) ce qui revient à dire : N'ayant pas fait les offrandes accoutumées, vous avez spolié le pauvre. - C'est là déclarer formellement aux riches qu'ils sont les détenteurs du bien d'autrui, alors même que ce bien leur serait venu par héritage, ou qu'ils l'auraient eux-mêmes gagné, n'importe de quelle manière. Il avait dit ailleurs : «Ne ravissez pas au pauvre sa vie.» (Ec 4,1) Ravir, c'est voler; on appelle ravisseur celui qui retient et s'approprie le bien des autres. Apprenons de là que lorsque nous refusons l'aumône, nous encourons le même châtement que les spoliateurs. De quelque côté que viennent les biens que nous réunissons, ils ont toujours un maître; et si nous les employons à soulager l'indigence, ils seront pour nous la source des plus riches trésors. Si Dieu vous a fait une part plus grande, ce n'est pas pour la dépenser au service des mauvaises passions, de la gourmandise, de l'ivrognerie, de l'ostentation et de la mollesse, mais bien pour la distribuer aux malheureux. Un collecteur des deniers publics, qui ne donnerait pas l'argent dont il est le dépositaire à ceux auxquels il est destiné, et qui le ferait servir à ses propres convoitises, serait jeté dans les cachots, ou dans l'exil : le riche n'est pas autre chose que le dépositaire des biens qui devaient revenir au pauvres. Puis donc qu'il les possède pour les distribuer à ses frères indigents, s'il en consume pour lui au delà du nécessaire, il subira plus tard de terribles châtements. Ce qu'il a ne lui appartient pas en propre; c'est le bien commun de ceux qui servent un même maître.

5. Ménageons donc notre bien comme s'il appartenait aux autres, et nous en deviendrons alors les vrais possesseurs. Et comment le ménagerons-nous de la sorte ? En ne le dépensant pas pour des choses superflues, ni seulement pour notre usage, mais en le confiant aux mains des pauvres. Seriez-vous dans l'opulence, si vous dépensez plus qu'il ne vous faut, vous rendrez compte des biens qui vous furent remis. C'est ce qui se passe dans la maison des grands : beaucoup d'entre eux confient à des serviteurs l'administration de leur fortune, et ceux à qui cette confiance est donnée gardent fidèlement ce dépôt, n'en font pas un mauvais usage; ils l'emploient, au contraire, selon les intentions du maître. Ainsi devez-vous agir. Vous avez reçu plus que les autres, non pour que seul vous absorbiez tout, mais pour leur faire leur part avec générosité. Il importe de nous demander encore pourquoi Lazare est aperçu dans le sein d'Abraham, plutôt que dans celui de tout autre juste. C'est qu'Abraham exerça l'hospitalité; et rien de plus propre à condamner la barbarie du riche que l'union de Lazare avec ce saint patriarche. Celui-ci allait à la rencontre des voyageurs pour les emmener sous sa tente; tandis que le riche n'a que du mépris pour un homme qui est déjà dans sa maison : ayant sous la main un semblable trésor, un moyen si facile de salut, il passait chaque jour à côté, et ne sut pas utiliser le patronage de ce pauvre. Le patriarche vous offre une conduite tout opposée : assis devant sa tente, il guettait tous les étrangers au passage; et, tel qu'un pêcheur lançant à la mer ses filets, en retire des poissons, sans doute, mais aussi quelquefois de l'or et des perles, Abraham, tout en prenant des hommes dans ses filets, finit aussi par y prendre des anges, et, chose étonnante, à son insu.

C'est ce que Paul dit à sa louange : «N'oubliez pas les lois de l'hospitalité; en la pratiquant, on a reçu des anges, sans le savoir.» (Heb 13,2) Et que cette dernière expression est belle ! En effet, s'il avait su quels étaient ses hôtes, son empressement n'aurait eu rien de merveilleux : ce qui fait son éloge, c'est que, ne sachant pas quels étaient ces voyageurs et les prenant simplement pour des hommes, il les ait accueillis de si grand cœur. S'il vous arrive de recevoir chez vous un homme noble et distingué, vous ne faites non plus rien d'admirable en lui témoignant la plus vive satisfaction; car la vertu de l'hôte oblige souvent la nature la plus inhospitalière à remplir tous les devoirs de l'hospitalité. Ce qu'il y a de grand et de vraiment admirable, c'est de recevoir avec bonté les hommes d'une humble condition et qui sont méprisés dans le monde. De là ce que dit le Christ à la louange de ceux qui se conduisent de la sorte : «Tout ce que vous ferez à l'un des plus petits qui croient en moi, c'est à moi-même que vous le ferez.» (Mt 25,45) Il avait déjà dit : «Il n'est pas dans les desseins de votre Père qu'un seul de ces petits périsse.» (Ibid., 18,14) Et plus haut encore : «Quiconque scandalise l'un de

## DEUXIÈME HOMÉLIE

ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât dans la mer.» (Ibid., 6) En toute circonstance, le Christ s'occupe des petits et des humbles dans ses instructions. Pénétré de cette même pensée, Abraham n'examinait pas de quelle condition étaient les voyageurs, ni d'où ils venaient, comme nous avons coutume de le faire; il les appelait tous sans distinction. Celui qui veut faire le bien ne doit pas scruter la vie du misérable; il doit uniquement subvenir à la misère, remédier à la nécessité. La misère et la nécessité sont la seule protection du pauvre; ne lui demandez rien de plus : serait-il le plus pervers des hommes, s'il manque du nécessaire, apaisez sa faim. Tel est le devoir que le Christ nous impose en ces termes : «Soyez les imitateurs de votre Père qui est dans les cieux, lui qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.» (Ibid., 5,45) C'est un port pour les nécessiteux, qu'un homme de miséricorde. Mais le port accueille et sauve indifféremment tous ceux que menace la tempête, qu'ils soient bons ou méchants : tous y trouvent un asile contre le danger. Si vous voyez donc un homme qui sombre dans l'indigence, voilà le moment, non de le juger et de vous enquérir de sa conduite, mais de le secourir. Pourquoi vous créer un tel souci ? Dieu vous dispense de cette sollicitude et de cette inquisition. Que n'auraient pas dit, quelles difficultés n'auraient pas suscitées la plupart des hommes, si Dieu nous avait ordonné de rechercher et d'examiner la vie du pauvre avant de lui faire l'aumône ? Affranchis que nous sommes de ce soin, pourquoi nous charger, encore une fois, d'un travail inutile ? Autre chose est porter un jugement, autre chose donner l'aumône : on l'appelle ainsi parce que nous la faisons souvent à des indignes. C'est l'exhortation que nous adresse Paul, quand il dit : «Pour vous, faites le bien sans relâche à l'égard de tous, mais en particulier des enfants de la foi.» (Gal 6,9) Si nous nous tenons en garde contre les indignes avec tant de vigilance et de précaution, les dignes eux-mêmes ne se présenteront pas aisément à nous. Si nous répandons, au contraire, nos bienfaits sur les premiers, nous aurons les seconds sous la main; la vertu servira de compensation au vice : c'est ce qui arriva au bienheureux Abraham, quand il reçut les anges pendant qu'il exerçait l'hospitalité sans distinction et sans réserve. Imitons l'exemple de ce saint patriarche et de Job, son descendant. Avec quel zèle celui-ci marchait sur les généreuses traces de celui-là ! «Ma porte, dit-il, était sans cesse ouverte à tout venant.» (Job 31,32) Il ne l'ouvrait donc pas à l'un, et ne la fermait pas à l'autre : non, tous y pouvaient librement passer.

6. Voilà votre modèle, et je vous supplie de vous y conformer. Il n'est qu'une chose dont vous devez vous enquérir: pour qu'un pauvre soit digne de votre aumône, un titre lui suffit, son indigence. S'il se présente à nous sous cet aspect, n'en demandons pas davantage: ce n'est pas aux mœurs que nous donnons, c'est à l'homme; ce n'est pas sa vertu, c'est sa misère qui doit exciter notre pitié. C'est ainsi que nous attirerons sur nous, avec abondance, la miséricorde du Seigneur, et que, tout indignes que nous en sommes, nous aurons part à ses bienfaits. Si nous montrons envers nos frères une intempestive rigueur, si nous allons fouiller indiscrètement dans leur vie pour savoir s'ils sont dignes, Dieu ne sera pas plus indulgent envers nous, et nos investigations sans pitié nous rendent indignes de la sienne. En effet, «comme vous aurez jugé vous-mêmes, vous serez jugés.» (Mt 7,2)

Mais, revenons à notre sujet. Voyant donc Lazare dans le sein d'Abraham, le riche s'écria : «Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare.» (Luc 16,24) Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à ce dernier ? C'est sans doute la honte qui l'en empêche; il est persuadé que Lazare ne saurait avoir perdu le souvenir des choses qui se sont passées dans la vie. Si, lorsque j'étais dans l'abondance, se dit-il, lorsque je n'avais aucun tort à reprocher à cet homme, je l'ai tellement dédaigné dans son malheur, que je lui refusais les miettes même tombées de ma table, n'a-t-il pas le droit de se venger de mes dédains, en me refusant son secours ? – Une telle pensée ne peut atteindre Lazare : il était loin, certes, d'avoir de semblables sentiments. Nous conjecturons seulement le motif pour lequel, au lieu de lui adresser directement sa prière, le riche invoque Abraham, qu'il suppose ignorer les faits antérieurs. Il serait maintenant heureux de voir tendu vers lui le doigt d'un homme qu'il laissait à la merci des chiens. Que répond le patriarche ? «Mon fils, tu as reçu tes biens durant la vie.» (Ibid., 25) Voyez la modération, voyez la bonté du juste. Il ne dit pas : Inhumain, barbare, pervers, après avoir fait tant de mal à l'homme, tu viens en ce moment nous parler d'humanité, de miséricorde et d'indulgence ! quelle impudeur et quelle honte ! – Que dit-il donc ? «Mon fils, tu as déjà reçu tes biens» En effet, il est écrit : «Ne jetez pas dans le trouble une âme abattue.» (Ec 4,3) Elle souffre assez, pour que nous ne devions pas insulter à sa misère. Et pour que vous ne pensiez pas que c'est le souvenir du passé qui l'empêche d'envoyer Lazare, il emploie ce doux nom de fils, comme s'il voulait atténuer la rigueur de la

## DEUXIÈME HOMÉLIE

justice. – Je te donne ce qui est en mon pouvoir, semble-t-il dire; mais, quant à quitter ce séjour, cela ne nous est pas possible.

«Tu as reçu tes biens.» Pourquoi ne dit-il pas : Tu as pris ... Mais, je m'aperçois que des considérations nouvelles s'ouvriraient ici devant nous comme une vaste mer. Je m'arrête. Conservant donc avec le plus grand soin dans votre âme ce que nous avons dit en ce jour et les jours précédents, disposez-vous de la sorte à mieux écouter, à recueillir avec plus de fruit ce que nous aurons à dire dans la suite. Souvenez-vous de tout, si cela vous est possible; et, si vous ne le pouvez pas, n'oubliez jamais, du moins, que ne point donner aux pauvres c'est les dépouiller, c'est même porter atteinte à leur vie; que nous sommes alors les détenteurs de leur bien, et non les possesseurs du nôtre. Si telles sont nos dispositions, nous répandrons l'argent sans compter, et, nourrissant ici-bas le Christ dans l'indigence, entassant là-haut d'abondantes richesses, nous aurons droit aux biens de la vie future, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui appartiennent, en union avec le Père et le saint Esprit, gloire, honneur, puissance, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.